

Deux poètes sur scène.
Notre statut, c'est
d'abord celui-ci.
C'est aussi celui
de témoins.

- Sonia Chiambretto et Yoann Thommerel -

Mineur non accompagné

TNS Théâtre National de Strasbourg

Saison 22-23

Entretien avec **Sonia Chiambretto** et **Yoann Thommerel**

Mineur non accompagné est un spectacle qui s'inscrit dans un processus au long cours puisqu'il s'agit du deuxième volet d'une trilogie. Comment s'intitule-t-elle? Pouvez-vous nous exposer l'ensemble de cette trilogie?

Il s'agit de *La trilogie des frontières invisibles*. Le premier volet est *Îlots*, créé en mars 2021 à la Comédie de Caen – Centre dramatique national de Normandie. Il était directement issu du travail d'enquête que nous avons mené sous la bannière du groupe d'informations sur les ghettos (g.i.g.). *Mineur non accompagné* est donc le deuxième volet, créé lui aussi à la Comédie de Caen en décembre 2022. Le troisième volet, pour le moment sans titre, portera sur les relations amoureuses et tout ce que génère aujourd'hui leur redéfinition, entre déconstruction radicale des codes et assignations de genre et retour à un certain ordre moral.

Comment est né le Groupe d'information sur les ghettos (g.i.g.)?

Le g.i.g. est né il y a cinq ans, dans le 93 [département de la Seine-Saint-Denis], le troisième département le plus pauvre de France, après La Réunion et la Martinique. La Seine-Saint-Denis, c'est aussi le département le plus jeune de France métropolitaine. On savait qu'on allait passer beaucoup de temps là-bas, en résidence aux Laboratoires d'Aubervilliers [lieu dédié à tous les champs de la création artistique et créé en 1993. Il est situé au 41 de la rue Lécuyer à Aubervilliers, dans une ancienne usine de roulement à billes]. On a réfléchi en amont à une modalité de rencontre qui nous permette d'amorcer un vaste chantier de réflexion et de création collectives sur des sujets qui nous tiennent très à cœur et qui concernent, pour le dire un peu vite, la manière dont le monde dans lequel on vit produit, entretient et ne cesse d'augmenter les inégalités, la précarité.

On avait une conviction forte : on se disait qu'on devait surtout se méfier de nos propres représentations, du regard qu'on portait sur ce territoire. Très tôt on a eu l'idée de travailler autour d'un mot, le mot « ghetto ». On a commencé par faire ensemble un travail de lexicologie avec les habitants, les artistes et les chercheurs qui nous ont rejoints. D'où vient ce mot ? Quelle est son histoire depuis sa première utilisation à Venise où il a désigné à partir de 1516 le quartier dans lequel les autorités vénitiennes obligeaient les Juifs de la ville

à vivre. Aujourd'hui, son sens est-il le même dans la bouche d'ÉTIENNE CLÉMENT et dans celle du ministre de l'Intérieur ? Ce mot a été un formidable embrayeur. Il nous a mis en travail.

On avait aussi à l'esprit une expérience militante et intellectuelle qui nous a profondément marqués tous les deux, celle du Groupe d'information sur les prisons, le GIP. C'est un groupe qui a été créé en 1971 par des philosophes, des intellectuels comme Michel Foucault, Pierre Vidal-Naquet ou Gilles Deleuze, des professionnels du monde carcéral, des travailleurs sociaux, d'anciens détenus, des avocats, des familles de détenus, etc. À cette époque, ce qui se passait à l'intérieur des prisons était très opaque. Le GIP s'était donné pour mission de permettre une prise de parole directe des détenus. Ils ont eu l'idée d'écrire un questionnaire et de l'adresser directement aux prisonniers, avec la complicité des familles ou des avocats, sans celle, évidemment, de l'institution pénitentiaire. Les prisonniers étaient invités à répondre à des questions très concrètes sur leur mode de vie, leur accès aux soins, leurs lectures, ce qu'ils mangeaient... Les réponses étaient ensuite exfiltrées et traitées, elles ont notamment servi à l'écriture de brochures publiées sous le titre *Intolérable* [rassemblées et republiées par les éditions Verticales en 2013].

Cette expérience a modifié en profondeur le regard qu'on portait sur ces conditions de vie en prison. Et le seul fait que les prisonniers se posent ce genre de questions a activé chez eux des formes de prise de conscience. Cette dimension-là nous a intéressés : quand une question produit quelque chose chez celui à qui on la pose par le seul fait de la lui poser. On a voulu nous aussi écrire un questionnaire, mais pas à deux. On a voulu l'écrire de manière résolument collective. Un questionnaire poétique et frontalement politique qui permettrait de nous interroger, tous ensemble, sur les mécanismes d'exclusion et de repli.

Un livre est né de ces échanges, le *Questionnaire élémentaire* [publié en coédition par Les Laboratoires d'Aubervilliers et le g.i.g., 2017]. Comment est-il né ? Pourquoi et comment avez-vous voulu qu'il soit édité ?

Dès qu'on a commencé à écrire des questions, on a eu envie de les faire circuler, de voir ce qu'elles allaient provoquer. On voulait des réponses ! Alors, on a réfléchi avec le groupe à la manière de faire. Au début, le questionnaire, c'était simplement des feuilles A4 imprimées au photocopieur et agrafées. Mais on avait demandé à une graphiste qui avait intégré le g.i.g., Gabriele Cepulyte, de le mettre en forme, de réfléchir à une maquette. Une maquette

qui laisse de la place pour des réponses. Les gens ont commencé à répondre comme ça, par écrit, directement sur les feuilles.

Faire un livre de ces questions, pour nous deux, c'était une manière de dire à tous ceux avec qui on les avait écrites : nos questions sont importantes, elles méritent l'importance et le soin qu'on donne habituellement aux textes qu'on écrit, à la poésie qu'on écrit, on va faire un livre. Ce livre, c'est soixante-dix-sept questions, numérotées, toutes positionnées en haut de page, et sous chacune de ces questions, du blanc [Cf p.20-21, 22-23]. Beaucoup de blanc. Rares sont les livres qui s'autorisent à en laisser autant. Ça voulait dire quoi tout ce blanc ? Ça voulait dire qu'on attendait des réponses. C'était une manière de dire qu'on attendait des réponses. On espérait que ce vide provoque quelque chose comme un appel d'air et ça a fonctionné. On a commencé à recevoir des réponses, beaucoup de réponses. Au début uniquement celles de gens qu'on avait rencontrés et puis, très vite, le questionnaire a circulé de manière autonome, on a commencé à recevoir des réponses de gens qu'on ne connaissait pas, c'était un peu la folie, on recevait des réponses sur des supports très différents, on nous envoyait des enregistrements audios, des vidéos, des jeunes gens avec qui on avait travaillé filmaient leur mère avec leur téléphone, leur petite-sœur, leur grand-père,

« Soudainement
ce n'était plus des
histoires abstraites,
pour nous, ces
histoires, c'étaient
celle d'Abdoulaye,
celle de Moussa ou
celle d'Ousmane... »

leurs ami-es. On a commencé nous aussi à filmer, avec les moyens du bord, c'est-à-dire avec nos ordinateurs, tous ceux qui souhaitaient répondre. Les gens voulaient répondre à une ou deux questions, parfois à toutes. C'est comme ça qu'est né le fonds documentaire du g.i.g, qu'on a commencé à utiliser pour créer différents types d'espaces fictionnels : des publications, des installations, des vidéos, des performances... Il s'agissait pour nous de mettre en récit et de poétiser les documents qu'on nous confiait. Aujourd'hui encore, on reçoit beaucoup de réponses. Le g.i.g. s'est implanté dans de nombreuses villes de France en cinq années d'existence et on essaie de créer de plus en plus d'antennes à l'étranger, on a des membres-relais au Maroc, au Brésil, en Belgique...

Pourquoi avoir amené cette matière à la scène ? Est-ce que les Laboratoires d'Aubervilliers avaient déjà cette ambition au tout début du projet ?

Les Laboratoires d'Aubervilliers, c'est la pouponnière du projet. Notre première adresse. La seule ambition des Labos, et elle a été immensément importante, ça a été de nous accompagner, de nous faire confiance, de nous laisser faire, avec notre propre rythme, avec un mode opératoire qui s'inventait au fur-et-à-mesure, parfois dans une grande

cohésion, parfois de manière plus conflictuelle. On n'était pas toujours d'accord sur la manière de faire, on a beaucoup discuté, c'est le lot de tout projet porté collectivement. Le groupe qu'on a créé était un groupe résolument « pluriel », polymorphe et hétéroclite. Il l'est toujours. L'enjeu, peut-être encore plus aujourd'hui qu'il y a cinq ans, c'est de créer des espaces de circulation de la parole, que les gens qu'on rencontre acceptent de nous parler librement, sans se brider, qu'ils entendent ce positionnement simple qui est le nôtre : ce que tu as à nous dire nous importe, quand bien même on ne serait pas du tout en accord avec tes idées ou avec ta manière de les exprimer.

Notre toute première pièce, *Îlots*, découle très directement de toute cette démarche. On n'avait pas du tout imaginé porter ce projet au théâtre quand on l'a créé. L'idée s'est progressivement imposée à nous. Souvent, on s'est retrouvés à lire le *Questionnaire élémentaire* tous les deux, en public, avec des micros. L'effet que ça provoquait sur le public nous a donné envie d'aller plus loin, l'envie de s'emparer de la profusion de réponses qu'il avait généré pour les porter à la scène. On a commencé à réfléchir à la manière de donner corps, littéralement, aux questions et aux paroles et événements que certaines d'entre elles déclenchent. Il fallait trouver sur le plateau les

« On s'est beaucoup interrogés sur la manière dont [les mineurs non accompagnés] étaient pris en charge par la France. Une hospitalité à peu de frais, un peu dissimulée au milieu de la forêt, à l'abri des regards. Une hospitalité pleine de suspicion. »

résolutions permettant de créer, le temps d'une représentation, un état de remise en question collective, critique et poétique. Cette pièce reposait sur un vrai défi : créer une expérience de partage avec les spectateurs, une expérience de théâtre intense et singulière dans sa capacité à impliquer chacun.

Nous avons travaillé sur ce projet pendant deux ans avec trois comédiens formidables qui se sont sentis très concernés par la démarche : Séphora Pondi, Julien Masson et Jean-François Perrier. Faire une pièce, c'était inventer une nouvelle modalité de circulation du questionnaire. Lui créer une nouvelle chambre d'écho.

Pouvez-vous raconter la genèse de cette deuxième pièce de « La trilogie des frontières invisibles » créée avec le g.i.g. : *Mineur non accompagné* ?

Tout fonctionne souvent par rebonds dans la naissance des projets portés avec le g.i.g. Le directeur d'un Centre d'accueil de mineurs non accompagnés, les MNA, avait vu une performance qu'on avait créée à Caen avec une vingtaine de comédiens à partir du *Questionnaire élémentaire*. Il a été immédiatement interpellé par la proposition et il nous a demandé de venir nous implanter dans le centre qu'il dirige. Un de ces centres financés par

les départements français, où sont pris en charge, au titre de la protection de l'enfance, les mineurs isolés qui ont fui leur pays. On a dit oui.

On ne savait pas précisément ce qu'on allait pouvoir y faire. Dans le jargon de l'ingénierie culturelle, on appelle ça des « résidences immersives ». Sur place, on a fait ce qu'on fait toujours : écrire ensemble, cuisiner ensemble, manger ensemble, regarder des clips sur YouTube ensemble, rigoler ensemble, écouter, beaucoup... Ce n'était pas toujours simple à cause de la barrière de la langue. Certains jeunes ne parlaient ni français, ni anglais. Certains écrivaient très bien, d'autre plus difficilement. Les jeunes exilés sont très solidaires entre eux, même s'il peut y avoir des tensions fortes entre les groupes communautaires. On a rencontré des jeunes garçons formidables, et aussi une jeune fille formidable, Marie, qui était la seule à avoir le droit à une chambre individuelle, avec un verrou à sa porte.

On s'est beaucoup interrogés sur la manière dont ils étaient pris en charge par la France. Une hospitalité à peu de frais, un peu dissimulée au milieu de la forêt, à l'abri des regards. Une hospitalité pleine de suspicion. Il y a des enjeux très forts autour de l'âge des MNA, qui n'ont plus du tout les mêmes droits s'ils sont reconnus majeurs. Des tests médicaux sont détournés à des fins de police administrative,

c'est le fameux examen d'âge osseux, un examen dont l'usage reste très critiqué par la communauté scientifique qui ne lui reconnaît aucune fiabilité. Les jeunes gens déclarés mineurs doivent quitter le Centre où ils résident, ils se retrouvent souvent à la rue, avec une « obligation de quitter le territoire français », les fameuses OQTF, c'est d'une violence inimaginable. Une violence face à laquelle on a tendance à détourner le regard. S'ils sont reconnus majeurs, ça devient une catastrophe pour eux, certains se retrouvent dans une situation de grande détresse psychologique. Ces jeunes qui ont simplement rêvé un jour d'une vie meilleure et qui se sont fortement impliqués dans le développement d'un projet sur le territoire français, dans l'apprentissage de la langue et d'un métier, on leur dit soudainement que c'est fini, qu'on ne veut plus d'eux ici. Ça nous a beaucoup choqués. Soudainement ce n'était plus des histoires abstraites, pour nous, ces histoires, c'étaient celle d'Abdoulaye, celle de Moussa ou celle d'Ousmane, des jeunes garçons qui nous avaient accueillis avec beaucoup de chaleur et de générosité dans leur Centre, des jeunes garçons qui pour certains d'entre eux étaient devenus nos amis.

En travaillant à partir d'une expérience dans un Centre pour mineurs non accompagnés, j'imagine

que vous vous êtes posé la question de la langue à différents égards : comment transformer la parole des autres en écriture, que restituer, quels idiomes utiliser, quels discours faire ressortir, comment garder la singularité de vos langues... Quelle a été l'impulsion du projet ?

Questions complexes qui mériteraient de grands déploiements nuancés.

Notre démarche, c'est d'abord celle du passage par la fiction, de la mise en récit de ce qu'on a vu, entendu, vécu avec le groupe et avec chaque personne. Devant nos ordinateurs, on redevient écrivains, poètes. La mise en récit et la poétisation du témoignage, qui passent beaucoup chez nous par le montage de textes, doit permettre, c'est en tout cas l'ambition qu'on se fixe quand on écrit, de réentendre ces histoires. Des histoires qu'on n'entend plus, parce qu'elles ont été usées, comme vidées de leur sens, par les médias, par les discours politiques, par les mobilisations molles pleines de bonne conscience stérile sur les réseaux sociaux. Il s'agit en quelque sorte de questionner le réel par le moyen de la fiction et de la poésie.

Quand on est arrivés dans le Centre, notre première idée, c'était d'imaginer quelque chose avec les jeunes gens qu'on allait rencontrer, monter une performance collective avec eux. On s'est heurtés

« Notre démarche,
c'est d'abord celle du
passage par la fiction,
de la mise en récit
de ce qu'on a vu,
entendu, vécu avec
le groupe et avec
chaque personne. »

à une impossibilité administrative. Les groupes sont très volatiles dans ce type de Centres. Et puis il faudrait un accompagnement important, une volonté politique, des financements. Ce spectacle s'est créé dans une forme de pauvreté qu'on déplore, non pas pour nous-mêmes, mais pour tous ceux avec qui on a travaillé. Dans ces Centres, la précarité concerne tout le monde, les mineurs accueillis, les éducateurs qui les encadrent, le contenu des assiettes... On remarque qu'elle finit toujours par contaminer l'économie dans laquelle se montent les projets impliquant des artistes. Peu de moyens sont débloqués pour ce type de projets.

Pourquoi avoir choisi de placer en filigrane la présence des auteurs dans ce texte ? Et pourquoi avez-vous décidé de porter vous-même cette parole au plateau ?

On n'était pas du tout à l'aise avec l'idée de la représentation. On ne voulait pas demander à un comédien de « jouer » un Mineur non accompagné, de l'« incarner », c'était hors de question. Quand on décide d'aller nous-mêmes sur la scène, la question de la représentation est forcément déplacée. Deux poètes sur scène. Notre statut, c'est d'abord celui-ci. C'est aussi celui de témoins. Ce qu'on raconte, on

n'a pas fait que l'écrire, on l'a vécu, on l'a partagé. Ce qu'on vient raconter, avec nos outils, c'est ce qu'on a vu. On vient raconter une rencontre, un lien.

Pouvez-vous nous parler de la scénographie : pourquoi avoir choisi une forme qui s'apparente plus à un dispositif et une installation ? Comment avez-vous pensé et travaillé le rapport au football avec ces ballons usés ?

On s'interroge beaucoup sur les espaces qu'on déploie au plateau, sur leur adéquation avec ce qu'on raconte. La scénographie de *Mineur non accompagné*, qu'on a imaginée avec Marine Brosse, coûte très exactement mille six-cent trente-huit euros, elle est en carton. On aurait pu faire autrement, mais on ne voulait pas construire un décor rutilant pour parler de jeunes gens qui vivent parfois à huit dans une petite chambre humide à cause des infiltrations.

Quand les mineurs non accompagnés qu'on a rencontrés sont venus voir la pièce à la Comédie de Caen – Centre dramatique national, ils sont montés sur le plateau à la fin du spectacle et ils nous ont demandé s'ils pouvaient repartir avec le décor, on leur a dit oui. C'était un grand moment, très impressionnant, ils se sont ré-appropriés les photos qu'ils avaient prises pour nous, avec des

Instax mini, des petits appareils instantanés. Ces photos qu'on a reproduites en grand sur des sortes de coffrages. Elles sont retournées dans le Centre. Par contre, on leur a demandé de ne nous laisser les ballons. Les ballons, on y tient.

Le football est un motif récurrent dans la pièce, le football joue un rôle important dans la vie de nombreux jeunes garçons qu'on a rencontrés. Ils regardent les matchs à la télé, ils jouent dans des petits clubs en France, ils sont appréciés par les entraîneurs parce qu'ils marquent des buts. Le football est un moteur d'intégration dont on a pu observer de nos propres yeux les effets en allant les supporter sur le terrain dès qu'il y avait des matchs. Après, le terrain, c'est aussi un espace où les frontières invisibles peuvent se révéler. Les garçons nous ont raconté le fonctionnement de ce milieu : on les fait monter sur le terrain pour marquer un ou deux buts et après on les remet sur le banc de touche. C'est d'abord les enfants du cru qui doivent occuper le terrain, même s'ils sont plus nuls.

Les ballons sur la scène ne sont pas simplement des ballons usés, on les a récupérés dans le premier Centre où on a résidé. Ce Centre a été définitivement fermé l'été dernier, l'association qui en avait la charge s'est retrouvée contrainte de le vendre suite à des problèmes de gestion. Les

ballons, ce sont ceux qui ont été abandonnés sur place. Ils ont une aura particulière à nos yeux, ils ont quasiment un statut d'archive, ils portent la mémoire footballistique de ce Centre, la mémoire d'une vie intense qui a existé là, un moment, avant de se disperser, de se poursuivre ailleurs. Ils racontent aussi quelque chose de la précarité matérielle dont on parlait tout à l'heure, celle des Centres d'accueil des MNA, celle avec laquelle s'organise ce qu'on aime appeler une « hospitalité à la française ». On ne peut pas nier qu'elle existe pour certains. On ne doit pas oublier qu'elle laisse de nombreux jeunes exilés sur le carreau, de manière intolérable.

Sonia Chiambretto et Yoann Thommerel

Entretien réalisé par Alexandre Ben Mrad,
élève dramaturge du Groupe 47 de l'École du TNS

1

Combien avez-vous d'amis ?

Où avez-vous grandi ?

Pensez-vous que vous auriez eu plus de chance si vous aviez grandi dans un autre endroit ?

Seriez-vous prêts à accueillir
un migrant chez vous ?

Si oui, combien de temps ?

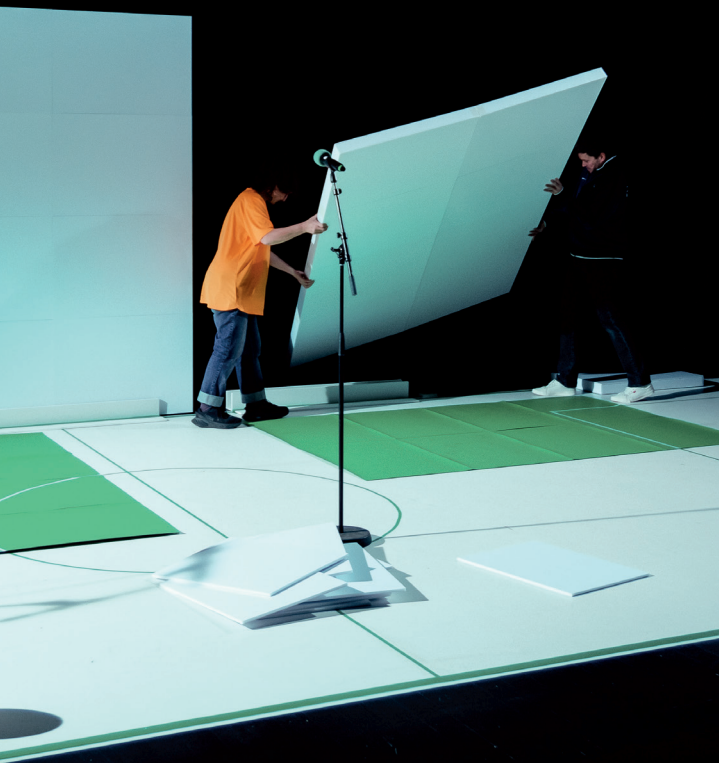
Où le feriez-vous dormir ?

Craindriez-vous de trop vous y attacher ?

Quand vous sortez, vous flânez
ou vous rôdez ?







Production Le Premier épisode, Comédie de Caen – Centre dramatique national de Normandie

Avec le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) de Normandie

Chargé de mission g.i.g. Pierre Itzkovitch

Administration de production Fanélie Honegger

Spectacle créé le 7 décembre 2022 à la Comédie de Caen – Centre dramatique national.

Théâtre National de Strasbourg | 1 avenue de la Marseillaise | CS 40184
67005 Strasbourg cedex | tns.fr | 03 88 24 88 00

Directeur de la publication : Stanislas Nordey | Entretien : Alexandre Ben Mrad, élève dramaturge du Groupe 47 de l'École du TNS, sous la responsabilité pédagogique de Frédéric Vossier | Réalisation du programme : Cédric Baudu, Suzy Boulmedais et Chantal Regairaz | Graphisme : Antoine van Waesberge | Photographies : Alban van Wassenhove

Licences N° : L-R-21-012171 | Imprimé par Ott Imprimeurs, Wasselonne, mars 2023



Partagez vos émotions et réflexions
sur *Mineur non accompagné* sur les réseaux sociaux :

#MineurNonAccompagné

Mineur non accompagné

17 | 25 mars

Salle Gignoux

Texte, mise en scène et jeu

Sonia Chiambretto

Yoann Thommerel

Scénographie

Marine Brosse

Lumière

Neills Doucet

Vidéo

Simon Anquetil

Photographies

Maxence Rifflet

et **Michaël Quemener**

Équipe technique de la compagnie : Régie générale Nicolas Barrot

Équipe technique du TNS : Régie générale Charles Ganzer | Régie lumière Christophe Leflo de Kerleau | Régie plateau Fabrice Henches | Régie son Sébastien Lefèvre, Julien Meyer | Régie vidéo Laurence Barbier | Lingère Anne Richert

autour du **spectacle**

Rencontre avec Sonia Chiambretto et Yoann Thommerel

à l'issue de chaque représentation

spectacles **à venir**

Mon absente

Pascal Rambert *

.....

28 mars | 6 avril | Salle Koltès

l'autre **saison**

Beretta 68

CARTE BLANCHE DE L'ÉCOLE DU TNS

Spectacle conçu par huit artistes du Groupe 47

.....

29 mars | 1^{er} avril | TNS

Intuition, friction, papillon

PRÉSENTATION D'UN ATELIER DE JEU

Marc Proulx | Avec les élèves du Groupe 47 de l'École du TNS

.....

28 et 29 mars | Espace Grüber, Studio Jean-Pierre Vincent

Spectacle de la Troupe Avenir #7

IMMERSIONS THÉÂTRALES 16-25 ANS

Iannis Haillet et Florence Albaret

.....

Ven 21 avril | 20 h

Sam 22 avril | 15 h et 20 h

Espace Grüber, Studio Jean-Pierre Vincent

TNS Théâtre National de Strasbourg
03 88 24 88 00 | tns.fr | #tns2223